

Deux siècles après Champollion :

Les conditions d'un déchiffrement – Stéphane Polis

Se plonger dans la correspondance, les manuscrits et les publications de Jean-François Champollion (Fig. 1) deux cents ans après le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique ne manque pas d'éveiller chez l'égyptologue contemporain une admiration teintée d'incrédulité : en une dizaine d'années à peine — entre le 27 septembre 1822, date du déchiffrement, et le 4 mars 1832, date du décès précoce de « l'Égyptien » — les progrès de Champollion le Jeune dans la compréhension du fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique, de la grammaire de l'égyptien ancien, ainsi que dans la connaissance de l'histoire et de la religion de l'Égypte pharaonique sont stupéfiants de justesse et de rapidité. Si bien des points resteront à découvrir, élucider, expliquer ou préciser à sa suite, son statut de fondateur de la science égyptologique est incontestable et incontesté.

Pourtant, une passion précoce pour l'Égypte et un génie certain pour les langues n'auraient probablement pas suffi. Sa route vers le déchiffrement fut en effet semée d'embûches, émaillée de retournements inopinés et le théâtre de compétitions acharnées. Il fallut que les étoiles fussent particulièrement bien alignées pour que les hiéroglyphes (et leurs formes cursives) acceptent de révéler à Champollion leur plus grand secret, à savoir qu'ils n'en avaient guère. Au final, point de mystères et bien peu d'ésotériques savoirs cachés dans ce système d'écriture figuratif qui avait, depuis la fin de l'Antiquité, fasciné des générations d'intellectuels, mais une écriture ... presque comme les autres.



Figure 1

1. L'accès aux sources :

Description de l'Égypte et collections égyptiennes

Pour réaliser cette prouesse, Champollion a pu s'appuyer sur des connaissances patiemment accumulées concernant l'Égypte depuis la Renaissance (période qui avait

vu s'instaurer une durable égyptomanie ; §17), mais a également pu compter sur des conditions historiques favorables. Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, l'Égypte est au centre de tous les regards en raison d'enjeux politiques — elle était la terre d'un affrontement à distance entre France et Angleterre — indissociablement liés à des préoccupations scientifiques. L'échec de la campagne d'Égypte menée par le général Bonaparte entre 1798 et 1801 est en effet contrebalancé par les succès de l'expédition scientifique qui l'accompagne, laquelle fut placée sous l'égide de la Commission des arts et des sciences instituée pour l'occasion par le Directoire. Cette expédition conduira à la publication de la monumentale *Description de l'Égypte* à partir de 1809 (Fig. 2), que Champollion utilisera abondamment dans ses travaux. S'il raillera à plusieurs reprises l'exactitude de ces planches, c'est en effet plus en raison d'inimitiés envers différents scientifiques en charge de sa publication qu'à cause de réelles imperfections de l'ouvrage, car il s'agit sans conteste des plus fidèles reproductions de monuments et textes égyptiens disponibles jusqu'alors (et ces dernières continuent de susciter l'émerveillement des spécialistes deux siècles plus tard).

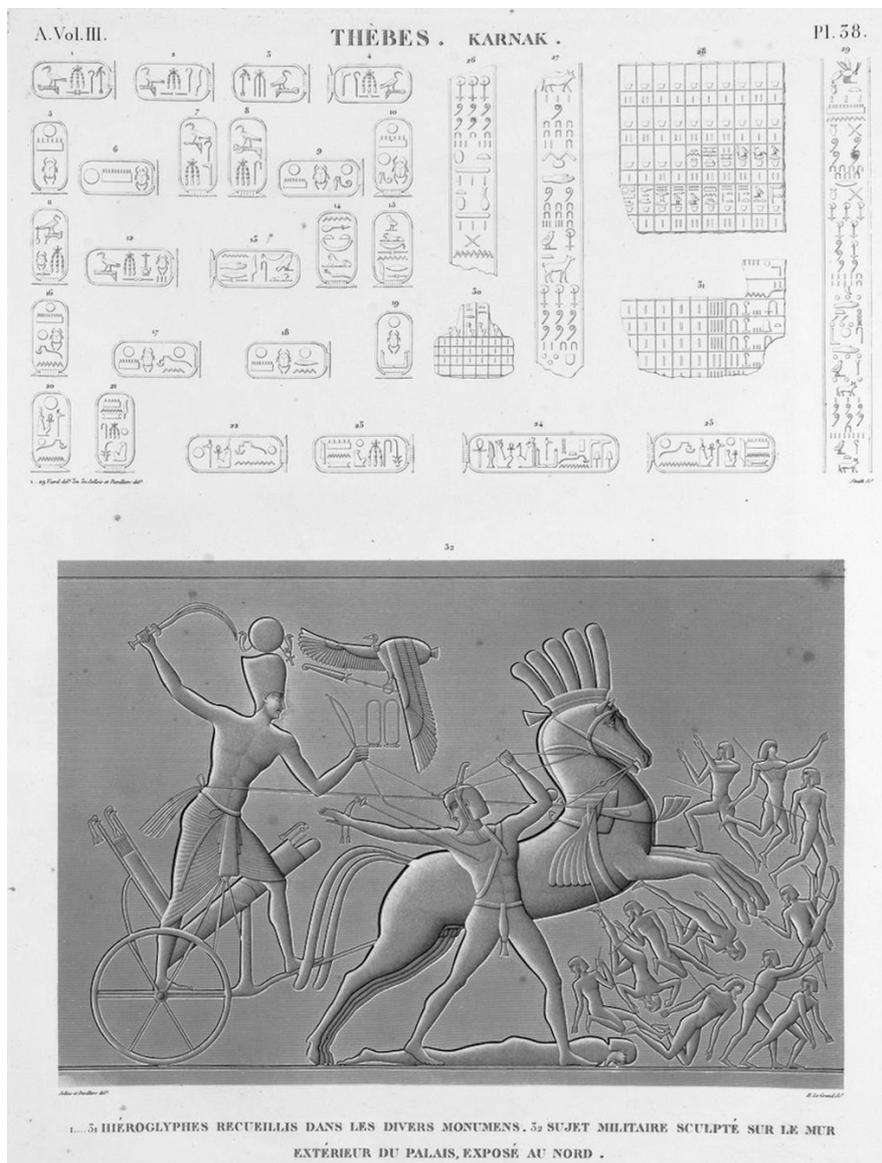


Figure 2

À la même époque, les sources primaires égyptiennes commencent à affluer en Europe, ramenées par des voyageurs et membres de corps expéditionnaires, bien sûr, mais aussi et surtout par les grands consuls en poste en Égypte, en particulier le Consul de France, Bernardino Drovetti, et celui d'Angleterre, Henry Salt, qui s'y livrèrent une véritable guerre. Ces derniers, jouant la rivalité entre les deux nations dans la course aux antiquités, vont rassembler, à l'aide d'un réseau bien huilé d'agents sillonnant le pays, des collections d'une incroyable richesse, qu'ils vendront au plus offrant. Les grands musées égyptologiques européens sont tous peu ou prou les héritiers de cette période où l'appât du gain des uns le disputait à la volonté des autres d'asseoir leur pouvoir symbolique à travers les arts.

Le travail de Champollion va directement bénéficier de cet accès grandissant aux sources primaires égyptiennes. Et il s'agit bien là d'une première condition expresse de tout déchiffrement : avoir à sa disposition un corpus de textes qui soit quantitativement assez large — sans quoi les hypothèses de lecture ne peuvent être testées (songeons au célèbre disque de Phaistos, dont les interprétations et lectures plus ou moins farfelues ne pourront jamais être mises à l'épreuve) — et qualitativement irréprochable, parce qu'il n'est pas de tâche plus ardue que de distinguer des caractères et leurs variantes dans une écriture que l'on ne lit pas. Pour un œil non exercé, rien ne ressemble plus à un oiseau qu'un autre oiseau dans une inscription hiéroglyphique, et ce d'autant plus que l'original est de piètre qualité ou la copie médiocre.

2. La Pierre de Rosette : deux langues et trois écritures

Tous les professionnels du déchiffrement ajouteront immédiatement que, si le corpus est suffisant, sans un ou plusieurs textes bilingues, percer les arcanes d'une écriture inconnue est une véritable gageure. À ce jour, seul Michael Ventris a réussi l'exploit de déchiffrer une écriture sans s'appuyer sur un document de ce genre ; il s'agissait du linéaire B déchiffré au milieu du 20^e siècle et notant une forme archaïque de grec.

Mais la bonne fortune voulut qu'en été 1799 soit découverte à Rosette, ville située sur l'embouchure du bras occidental du Nil (non loin d'Alexandrie), la pierre du même nom. Le lieutenant du génie Bouchard de l'armée de Bonaparte est tombé sur ce bloc de granodiorite de plus de 110 centimètres de hauteur et de 70 centimètres de large lors de travaux de réfection du vieux fort de la ville, au sein duquel il avait été remployé comme matériau de construction.

Il fallut peu de temps pour que l'on comprenne l'importance de cette stèle fragmentaire : le texte de la partie supérieure, malheureusement fort endommagée, est rédigé en hiéroglyphes ; la partie médiane est dans une écriture alors inconnue — que l'on identifiera comme le démotique (§9), écriture et langue vernaculaire d'Égypte à l'époque de l'inscription de la stèle sous les Ptolémée —, alors que le texte du bas est en grec, ce qui suggère à beaucoup que l'« Eurêka ! » n'est pas loin. On peut en effet raisonnablement émettre l'hypothèse que ces textes sont des traductions l'un de l'autre. Rapidement, des copies et moulages sont effectués (Fig. 3), ce qui assure la diffusion du document dans les cercles lettrés européens en même temps que la pierre de Rosette elle-même, confisquée par les Britanniques en 1801 lors de la défaite française en Égypte, est acheminée au British Museum.

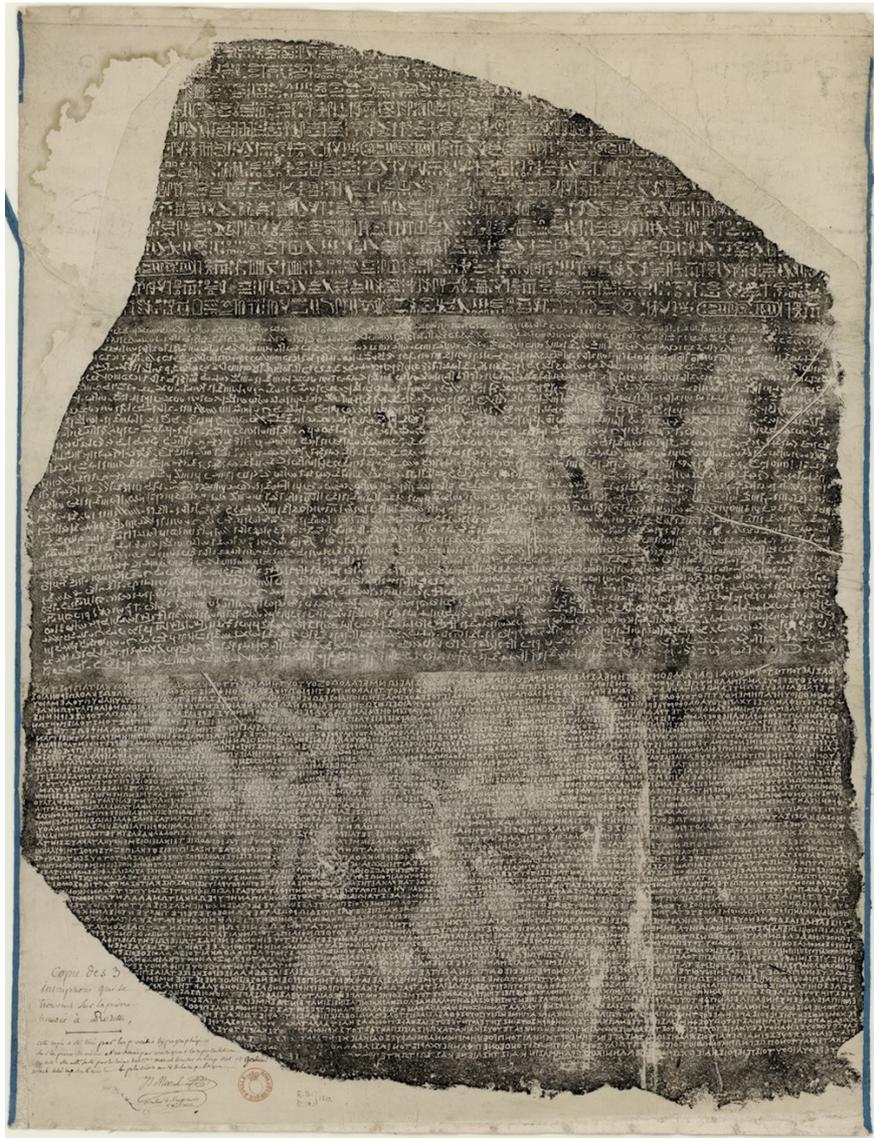


Figure 3

Né au lendemain de la Révolution française, le 23 décembre 1790, Champollion est encore enfant à cette date, mais il rencontre très jeune, par l'intermédiaire de son frère Jacques-Joseph (sur le rôle duquel nous reviendrons plus loin), des personnalités comme Joseph Fourier, éminent mathématicien et physicien français qui participa à l'expédition de Bonaparte et dirigea l'Institut d'Égypte au Caire. Rentré à Grenoble en 1802, Fourier contribue directement à stimuler l'intérêt de Champollion le Jeune pour l'Égypte et le prend sous son aile en l'encourageant sur la voie du déchiffrement : ce sera l'affaire de sa vie.

Pourtant, la Pierre de Rosette ne se laisse pas facilement dompter. Les prétendants au déchiffrement sont légion et peuvent rapidement s'appuyer sur le texte grec (§12) qui est traduit par différents hellénistes (même si ces derniers, confrontés à la difficile terminologie administrative et religieuse de l'Égypte gréco-romaine, n'ont pas toujours brillé par la clarté de leurs traductions). Mais malgré des progrès réguliers (surtout dans la compréhension du texte en écriture démotique), l'inscription hiéroglyphique résiste — pour l'essentiel — encore et toujours aux déchiffreurs.

3. Une féconde rivalité

Parmi ceux-ci, il convient d'épingler la figure de Thomas Young, l'un des derniers grands polymathes : médecin de profession, il a contribué à l'étude scientifique de champs aussi divers que la physique, la linguistique et la musique. Sans lui Champollion n'aurait probablement jamais compris le détail du fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique. Les progrès de Young dans la compréhension des textes de la Pierre de Rosette sont significatifs et nombreux, c'est entendu et indéniablement important — Champollion a d'ailleurs lui-même pris trop de soin à les minimiser pour qu'ils n'aient pas joué un rôle dans ses propres travaux. Mais il fallait peut-être surtout à l'esprit bouillonnant de Champollion un véritable rival (anglais, de surcroît !), un adversaire à sa taille (adoubé par son ancien professeur Silvestre de Sacy, pour ajouter aux tensions), quelqu'un qui soit en mesure d'attiser son irrépressible aspiration à comprendre ce qui se tramait derrière ces signes figuratifs, et ce en dépit des circonstances chahutées de sa vie qui l'entraînaient sur les routes entre Grenoble, sa ville d'adoption, et sa natale Figeac dans le Lot, loin des cénacles parisiens : avoir des opinions politiques républicaines avait alors un prix !

À côté de ses avancées sur le fond, c'est donc un rôle d'aiguillon qu'a joué Thomas Young, en particulier avec son article « Egypt », qu'il a publié anonymement dans le supplément à l'*Encyclopædia Britannica* de 1818, où il résume ses principales avancées. Pour Young, il est clair que le déchiffrement est avant tout un défi intellectuel et un exercice de rationalité. Ayant procédé à une analyse critique des travaux antérieurs — comme l'« alphabet » de Johan D. Åkerblad, lequel avait reconnu le caractère phonographique de plusieurs signes démotiques de la Pierre de Rosette et suggéré une correspondance directe entre ces derniers et les lettres coptes —, Young avance avec une prudence et une rigueur toute mathématiques. L'idée est aussi simple qu'efficace : il s'agit d'aligner systématiquement les propositions du texte grec avec les portions des textes hiéroglyphique et démotique qui pourraient y correspondre en s'appuyant sur la récurrence de certaines séquences de caractères dans des propositions recourant au même vocabulaire. En somme, il a appliqué la bonne vieille méthode de nos maîtres de latin et grec avec les 'juxtalinéaires' et est parvenu de la sorte à associer une traduction à de nombreuses séquences de signes hiéroglyphiques et démotiques (Fig. 4), sans toutefois pouvoir les lire à proprement parler.

184. SET UP T A C O 'EPAT		181. THOYTH ΘΩΟΥΤΤ		189. THIRTY JIAI	
165. PREPARE CEATE		182. MECHIR MEC'IP		200.FORTY TWO EJIECNAY	
<i>G. RELATIONS.</i>					
166. IN ORDER THAT EINA		183. MESORE MEC'OPM		201.A HUNDRED WE	
167. WHEREVER HAMA.EOTMA		184. FIRST DAY COYI		202.A THOUSAND WIO	
168. AND OTOE		185. THIRTIETH COY JIAN		203.MCDXXVIII WIO CTO WE XOT WIOVH	
169. ALSO, WITH NEU		<i>I. NUMBERS</i>		204.SEVERAL ZAN...OVI	
170. MOREOVER NEDYO?		186. ONE OYAI.OVI		<i>K. SOUNDS</i>	
171. LIKEWISE JLIAIDM?		187. FIRST SOYIT		206 AEP	
172. IN PEN.EEQTN		188. TWO CNAY.CHOYT		208 AIP	
173. UPON, AT SI.EEPM?		189. SECOND JIAECNAY		207 E	
174. OVER, ON EKW		190. THREE WODT		208 ENE	
175. FOR WA		191. THIRD JIAE WODAT		209 I	
176. BY THE (KATA).NTE?		192. TERICE WODAT NCON		<i>SUPPOSED ENCHORIAL ALPHABET.</i>	
177. OF, TO NTE.N		193. FOUR GTO		uy	
<i>H. TIME</i>					
178. DAY EPDOY.MEDI		194. FIVE TIOY		A	
179. MONTH ADOT		195. SEVEN WAWC		22,2	
180. YEAR DOANI		196. EIGHTH JIAE WAMH		D	
		197. TEN JAMT.MHT		φ	
		198. SEVENTEEN JMET WAWC		q	
				p	
				r	
				s	
				t	
				u	
				v	
				w	
				x	
				y	
				z	

Figure 4

Young n'a en effet pas réussi à mener l'entreprise à son terme. S'il pouvait s'appuyer sur un corpus de textes grandissant et un document bilingue, il lui manquait en effet un ingrédient essentiel à tout déchiffrement : le rapport entre ces écritures et la langue des pharaons. Sans connaître (ou du moins émettre des hypothèses sur) la langue qui est notée, point de salut. La dimension phonographique — qui est présente en proportions variables dans toutes les écritures du monde — échappe en effet alors à toute tentative d'explication et la logique du système dans son ensemble ne peut être élucidée.

4. L'encyclopédisme égyptologique : De l'importance du Copte

Sur ce point, Champollion a plusieurs longueurs d'avance sur Young. On peut sans sourciller lui adapter la maxime de Térence : rien d'égyptien ne lui était étranger. Pour l'expliquer, il faut revenir à ses années de formation. Il a à peine plus de dix ans lorsqu'il quitte Figeac pour rejoindre son frère Jacques-Joseph Champollion, de douze ans son aîné, à Grenoble. Jacques-Joseph fut le plus fidèle soutien de Champollion durant toute sa vie — tour à tour tuteur, précepteur, confident, collègue, agent, éditeur et apologiste — et il n'est pas douteux que c'est lui qui transmet à son frère le virus égyptologique (ne s'est-il pas lui-même attaqué à la Pierre de Rosette dès 1804 ?). En outre, bibliophile acharné, il entretint l'insatiable curiosité de son frère en lui donnant accès à tous les ouvrages qu'il pouvait rassembler sur les langues et cultures de la

Méditerranée antique, et ce à une période où Champollion avait bien du mal à s'épanouir dans le lycée qu'il fréquentait et à en accepter la discipline martiale.

Champollion n'a que dix-sept ans lorsqu'il présente à l'Académie des Sciences et des Arts de Grenoble un essai de description géographique de l'Égypte, qui sera publié quelques années plus tard en deux tomes, sous le titre (annonciateur d'un projet bien plus large) : *L'Égypte sous les Pharaons, ou recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse* (1811). La grande originalité de l'ouvrage est de s'être donné pour but « de faire connaître l'Égypte par les Égyptiens eux-mêmes » (vol. 1, p. 24), d'adopter en somme ce que l'on nomme en termes anthropologiques *un point de vue émique*, en se situant à l'intérieur de la culture étudiée pour mieux la comprendre.

Cela imposait d'en cerner tous les aspects dans une perspective strictement égyptienne, et, parmi les outils pour y parvenir, il y a bien évidemment la langue copte (§10) dont il affirme (vol. 1, p. XII, n. 1) qu'elle « n'est autre chose que la langue égyptienne mêlée de quelques locutions grecques » et que « peut-être elle peut nous conduire à l'interprétation des hiéroglyphes avec lesquels elle dut avoir quelque rapport » (vol. 1, p. 24). Cette idée n'est pas neuve — le père jésuite Athanase Kircher avait déjà compris l'importance de celle-ci dans ses études sur l'Égypte au XVII^e siècle —, mais Champollion, notamment conseillé par le moine grec d'Égypte dom Raphaël de Monachis (qui était membre de la Commission d'Égypte en charge de la publication de la *Description*), a saisi mieux que quiconque l'importance capitale d'une connaissance fine de cette langue pour le déchiffrement.

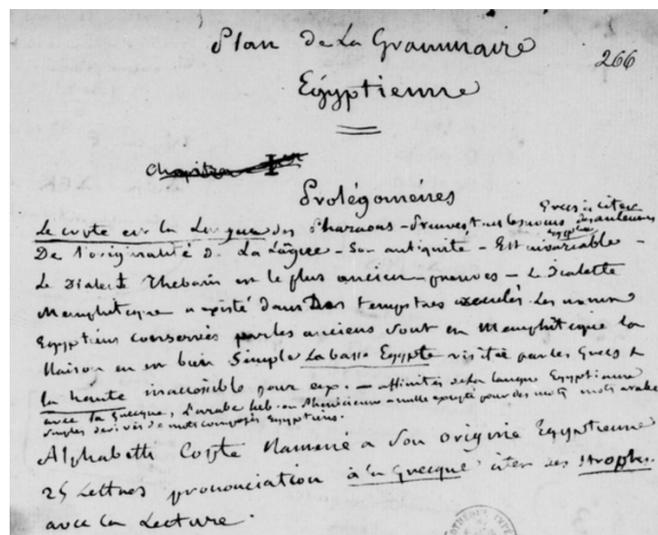


Figure 5

Lors de ses années d'études parisiennes, durant lesquelles il fréquente les classes des plus grands professeurs et approfondit sa connaissance de langues sémitiques comme l'arabe, l'hébreu, ou l'amharique ainsi que d'idiomes plus exotiques comme le persan, le sanscrit et même le chinois, il s'investit pleinement dans l'étude de la langue copte, rencontrant des prêtres, copiant et collationnant les manuscrits disponibles, analysant les grammaires et compulsant tous les dictionnaires sur lesquels il parvint à mettre la main. Il prépare dès cette époque une grammaire et un dictionnaire de la langue copte, dont témoignent de nombreux manuscrits qui ne seront jamais publiés (Fig. 5) : ceux-ci ne devaient servir qu'indirectement, en rendant possible sa grande œuvre.

5. La Lettre à Monsieur Dacier : Champollion tient l'affaire... ou presque

L'histoire a retenu comme date du déchiffrement le 27 septembre 1822, jour de la lecture à l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres d'un texte – daté du 22 septembre – qui sera publié le mois suivant sous le titre fameux de *Lettre à Monsieur Dacier*, lequel était alors secrétaire perpétuel de la vénérable institution parisienne. Cette conférence rendait publique sa découverte du 14 septembre, découverte que ses biographes décrivent comme une véritable épiphanie ; celle-ci fut suivie d'une course frénétique jusqu'auprès de son frère Jacques-Joseph à l'Institut, auquel il se serait écrié « Je tiens l'affaire ! », avant de sombrer dans un état cataleptique, conséquence de l'intensité des efforts consentis, de l'émotion afférente à la prouesse intellectuelle, et cerise sur le gâteau de la légende.

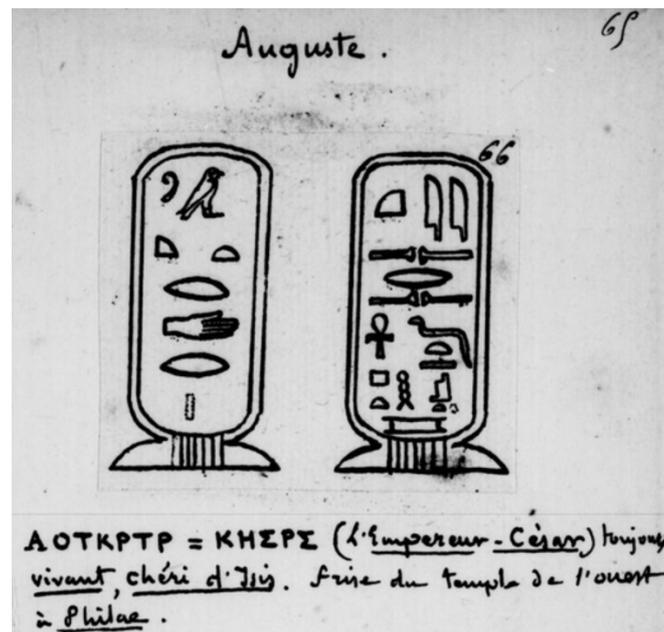


Figure. 6

Cette lettre fait suite à deux autres mémoires consacrés aux écritures hiéراتique et démotique, dans lesquels il avait notamment montré qu'elles étaient des formes toujours plus cursives de l'écriture hiéroglyphique et relevaient par conséquent toutes d'un même système d'écriture. Comme il avait validé l'hypothèse antérieure d'un emploi phonétique de certains caractères démotiques pour écrire les noms étrangers et puisqu'il avait posé l'identité fondamentale entre cette tachygraphie et l'écriture hiéroglyphique, il ne lui restait qu'à en tirer la conséquence logique et démontrer l'existence de *hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains* (Fig. 6).

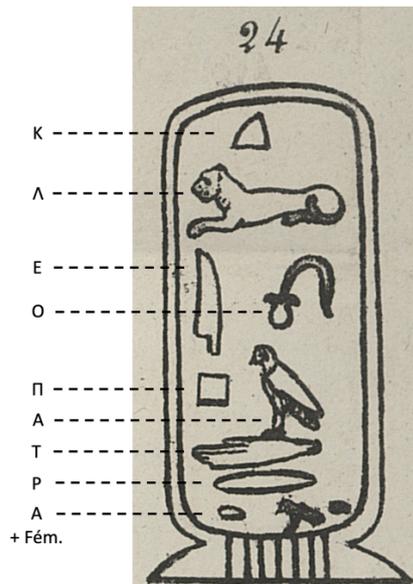


Figure 7

C'est ce qu'il prouva en étant capable de lire des noms aussi divers que Ptolémée, Cléopâtre (Fig. 7), Alexandre, Bérénice, ou encore César et Trajan dans différents documents, s'affranchissant pour ce faire de la Pierre de Rosette qui ne contenait que le seul nom de « Ptolémée » et appliquant sa méthode de lecture phonographique à d'autres cartouches royaux (Fig. 2). Il reconnaît en outre, ce qui se révélera crucial pour la suite, que les signes hiéroglyphiques à valeur phonographique ne sont pas choisis au hasard : si la bouche \ominus note le son /r/, par exemple, c'est parce que la bouche se dit *ro* en copte, dont la première articulation est bien un /r/. Cette dérivation par acrophonie montre qu'il existe un lien essentiel entre l'écriture égyptienne et la langue des pharaons et lève, dans les termes de Champollion lui-même, « toute incertitude sur la vérité du principe » qu'il défend.

La *Lettre à Monsieur Dacier* est cependant tout entière consacrée à la transcription des noms et titres des souverains gréco-romains, tandis que le caractère fondamentalement idéographique de l'écriture hiéroglyphique (telle qu'utilisée antérieurement en Égypte) est réaffirmé encore et encore. En conclusion de sa lettre, il ajoute toutefois : « j'ai la certitude que les mêmes signes *hiéroglyphiques-phonétiques* employés pour représenter les sons des noms propres grecs et romains, sont employés aussi dans des textes idéographiques gravés fort antérieurement (...), et qu'ils ont déjà, dans certaines occasions, la même valeur représentative des sons ou des articulations (...) » (p. 41).

6. L'aboutissement :

Le Précis du système hiéroglyphique de 1824

On sait en effet que, dès cette époque, il était en mesure de lire les cartouches de rois égyptiens célèbres, comme Ramsès ou Thoutmosis, mais qu'il n'avait pas encore tiré toutes les conséquences de ces lectures et voulait vraisemblablement éviter d'exposer à la critique un système dont il ne pouvait détailler tout le fonctionnement. C'est dans son *Précis*, paru au début 1824, qu'il apporte la preuve définitive que l'écriture égyptienne n'était pas uniquement composée de *signes d'idées*. Comme Champollion le confesse sous forme de *captatio benevolentiae* : « j'avais longtemps aussi partagé cette erreur, et j'ai persisté dans cette fausse route jusqu'au moment où l'évidence des faits m'a présenté l'écriture hiéroglyphique sous un point de vue tout à fait inattendu, en me forçant, pour ainsi dire, de reconnaître une valeur *phonétique* à une foule de groupes hiéroglyphiques compris dans les inscriptions qui décorent les monumens [sic] égyptiens de tous les âges. » (*Précis*, p. 250).

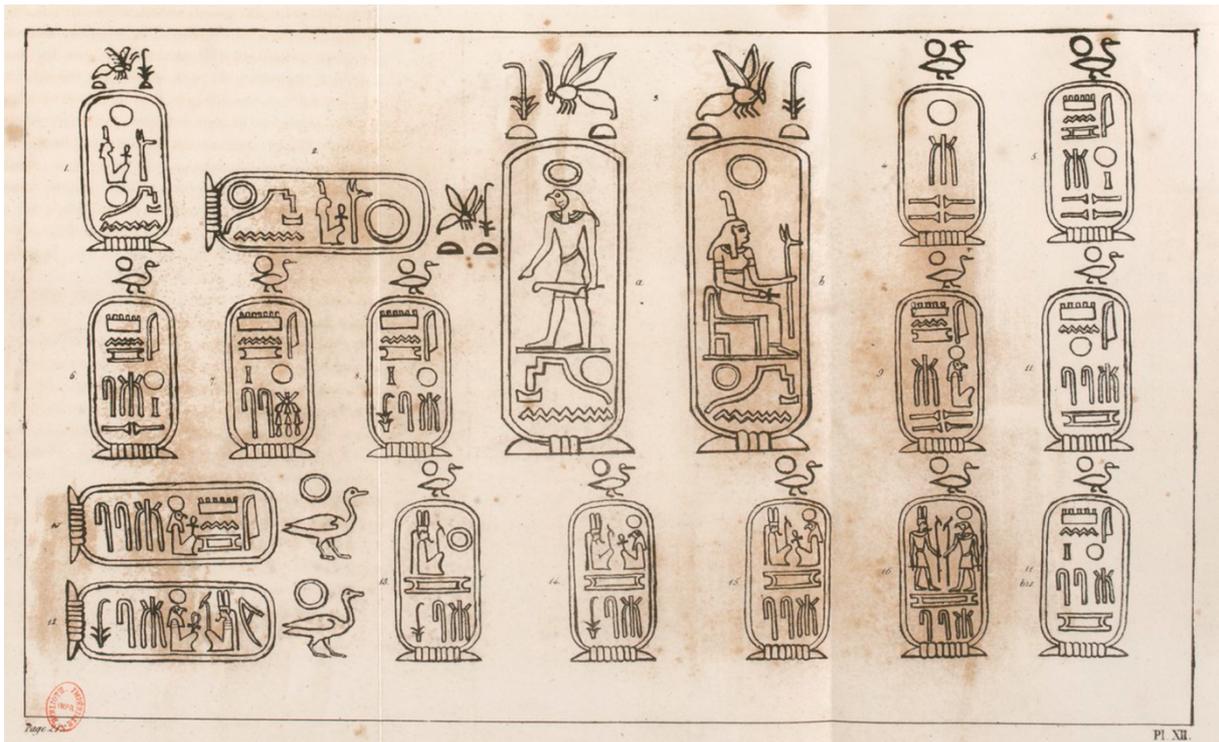


Figure 8

Dans cet essai, dont bien des passages seront repris intégralement dans sa *Grammaire* parue de manière posthume, il dénombre alors 864 signes hiéroglyphiques distincts qui composent un système complexe : « une écriture tout-à-la-fois FIGURATIVE, SYMBOLIQUE ET PHONÉTIQUE, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans le même mot » (*Précis*, p. 327). Le mélange constant de trois ordres de signes (§3) est notamment illustré par toutes les variantes qu'il a rassemblées des cartouches de Ramsès II, dont il propose une analyse détaillée (Fig. 8).

La suite est bien connue : depuis les collections égyptiennes d'Italie jusqu'aux monuments en Égypte même, il n'aura de cesse d'analyser toutes les sources disponibles. Elles viendront inlassablement confirmer et préciser les principes fondamentaux dégagés entre 1822 et 1824. Ses succès lui ouvriront les portes du Louvre – où il jette les bases de ce qui deviendra le département des Antiquités égyptiennes – et finalement du Collège de France, où il donne sa leçon inaugurale en 1831 quelques mois seulement avant de s'éteindre en mars 1832.

Légendes

Figure 1. Portrait de Jean-François Champollion (Musée Champollion-Les Écritures du Monde ; inv03.01.1).

Figure 2. Planche de la *Description de l'Égypte* (volume III, pl. 38) rassemblant une série de cartouches copiés dans le temple de Karnak qui seront utilisés par Champollion pour son déchiffrement. L'abbé Barthélemy avait suggéré dès le milieu du XVIII^e siècle, notamment en étudiant les inscriptions des obélisques de concert avec les commentaires afférents d'auteurs latins, que ces derniers devaient contenir des noms propres, et singulièrement ceux de rois. Les membres de l'expédition d'Égypte y ont donc été particulièrement attentifs.

Figure 3. Estampage à l'encre noire sur papier réalisé sur la Pierre de Rosette elle-même au Caire en 1799 par Jean-Joseph Marcel, Directeur de l'Imprimerie (Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits).

Figure 4. Spécimens de groupes hiéroglyphiques et démotiques accompagnés de leur traduction dans l'article « Egypt » de Thomas Young (planche 77). Quand bien même la langue n'était pas déchiffrée, ce que montre à suffisance le peu de 'sons' qui sont reconnus (et le caractère très approximatif de ces équivalences), le degré de justesse dans l'identification des lexèmes et mots grammaticaux est impressionnant.

Figure 5. Plan d'une grammaire copte (dite « égyptienne ») de Champollion (s.d.) qui s'ouvre sur ces mots : « Le copte est la langue des Pharaons », suivi des preuves qu'il compte mentionner à l'appui (Bibliothèque nationale de France, NAF 20356, p. 407).

Figure 6. Noms d'Auguste dans un manuscrit de 1822 sur les noms des souverains grecs et romains d'Égypte (Bibliothèque nationale de France, NAF 20386, p. 50). Les graphies hiéroglyphiques des titres 'Autocrator' et 'César' se rapportant à Auguste sont correctement identifiées, ainsi que le sens de la fin du second cartouche.

Figure 7. Cartouche de Cléopâtre de l'obélisque de Philae tel qu'il est rendu sur la pl. 3 de la *Lettre à Monsieur Dacier*, avec identification des valeurs phonographiques grecques proposées par Champollion dans cet essai pour chacun des signes.

Figure 8. *Précis du système hiéroglyphique* (planche XII). Collection de cartouches de Ramsès II avec son nom de « Roi de Haute et de Basse Égypte » *Ouser-Maât-Re Sétep-en-Rê* et son nom de « Fils de Rê » *Ramsès Méry-Amon*.